

Anne Cuneo

---

Zaida

*Fragments d'une vie*



---

*camPoche*

«Zaïda»  
a paru en édition originale en 2007  
chez Bernard Campiche Éditeur, à Orbe

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse  
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion  
de livres de poche suisses en langue française

«Zaïda»,  
deux cent quarante-huitième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
édition revue et corrigée par l'auteur,  
le trente-sixième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration  
d'Huguette Pfander et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche  
Photographie de couverture: Giuseppe Pessina  
© Musei Civici di Lecco, Fototeca  
Photogravure: Bertrand Lauber, Color+, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand  
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-249-2  
Tous droits réservés  
© 2009 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

*Inutile de dire aux humains qu'ils devraient se contenter de vivre tranquilles ; ils veulent de l'action ; et ils la provoqueront s'ils ne la trouvent pas. [...] Les femmes sont censées être plus calmes : mais les femmes éprouvent les mêmes sentiments que les hommes ; il leur faut de quoi exercer leurs facultés, il leur faut un espace pour déployer leurs efforts, tout comme à leurs frères.*

CHARLOTTE BRONTË  
*Jane Eyre*, 1847

*M*ON arrière-grand-mère s'appelait Zaïda.

*« Ça veut dire "la chanceuse" ou "la bien-aimée", et ça vient de l'arabe », disait-elle parfois, assez fière des origines de son nom. « Il y a un personnage qui porte mon nom dans un opéra de Rossini », ajoutait-elle, l'air satisfait.*

*Lorsque j'étais enfant, je ne savais pas qu'elle était mon arrière-grand-mère. C'était simplement une très gentille dame, une tante. Mais tante de qui, je ne me suis pas posé la question. Tout le monde l'appelait Zia Zaïda (Tante Zaïda). Moi aussi.*

*D'elle, j'ai appris la valse. Elle s'est perchée avec moi sur une table ronde qui ne devait guère avoir plus d'un mètre de diamètre, et m'a expliqué d'un air sévère que quelqu'un à qui il faudrait davantage de place ne serait jamais un bon valseur. Ou une bonne valseuse.*

*Elle m'a appris à jouer à la marelle et à l'élastique. Après avoir fait une première démonstration des divers sauts nécessaires à la virtuosité de tels exercices, elle s'est toujours contentée de me corriger, jusqu'à ce que je devienne une championne (le terme est d'elle). Elle m'a appris à me tenir en équilibre sur un vélo. Elle m'a appris à aller en patins (à roulettes et à glace). Elle m'a appris le français, et elle m'a appris l'anglais, sa langue maternelle, car elle*

*était elle-même anglaise et il était à son avis indispensable que je fasse bonneur aux quelques parcelles de sang britannique qui coulaient dans mes veines.*

*Quoique dire que Zaïda était anglaise, c'est un grand mot. Elle était née à Londres d'une mère anglaise et d'un père italien, un nobliau originaire d'Italie centrale, Leonardo De Vico, qui avait émigré à Londres pour des motifs politiques; ses idées étaient trop libérales pour les gouvernants du micro-État d'avant l'unification de l'Italie dont il venait. Il avait rapidement trouvé du travail au Stock Exchange, où il avait fait une petite fortune, et n'était jamais reparti. Zia Zaïda, elle, avait fini par épouser un Italien, Francesco Giocondo, et si elle m'a raconté le pourquoi et le comment je ne les ai, lorsque j'étais enfant, pas retenus. Elle parlait peu d'elle-même. À tel point que je n'ai jamais compris qu'elle n'était pas une vague grand-tante, mais la grand-mère de mon père. C'est que le passé n'a jamais paru beaucoup intéresser Zaïda.*

*« Parlons plutôt de demain que d'hier », aimait-elle à dire.*

\*  
\* \*

*Lorsque ma mère s'est retrouvée veuve (mon père est mort d'un accident de moto), elle avait vingt-huit ans, et j'en avais quatre. Le clan des Giocondo n'étant pas du genre qui laisse tomber les siens, des parents se sont empressés de venir parlementer avec elle pour voir comment on pourrait l'aider. Elle a vite trouvé du travail en Suisse, à Vevey – responsable de la réception dans un hôtel dont les propriétaires étaient d'origine italienne. C'était sa profession. Problème: la loi*

*suisse ne lui permettait pas d'emmener sa famille (moi, en l'occurrence), du moins au début.*

*Les discussions chuchotées, que je me faisais un point d'honneur d'écouter en catimini pour savoir ce qu'il allait advenir de moi, tournaient autour du thème: « Et Alice ? Qu'allons-nous faire de cette petite ? » On a envisagé oncle untel, cousine une telle autre, tante X, cousin Y. On a considéré mon grand-père. Mais, à lui, on n'a même pas posé la question: un veuf d'un certain âge, professeur d'université par-dessus le marché, ne saurait s'occuper d'une fillette de quatre ans. Impossible. Quant aux autres, il y avait partout un obstacle qui empêchait qu'on me recueille. Après plusieurs soirées de palabres, quelqu'un a fini par lâcher, comme à regret, m'a-t-il semblé:*

*« On pourrait demander à Zaïda. »*

*Zaïda, j'en avais déjà entendu parler, elle avait un de ces prénoms qu'on retient. Je l'avais peut-être vue, mais je ne me souvenais pas d'elle. Bref, je ne la connaissais pas. L'évocation de son nom, même à mes oreilles d'enfant, était pétrie de réticences et, autour de la table, ça n'avait pas manqué:*

*« Zaïda ? Vous n'y pensez pas ! Elle est trop spéciale ! Et puis, avec son métier... Vous croyez qu'elle pourra ? Et puis, est-ce qu'elle saura ? Elle ne va pas donner le mauvais exemple à la petite ? Lui inculquer des drôles d'idées ? »*

*Timidement, mais fermement, ma mère, qui voyait approcher le jour de son départ, a demandé:*

*« Vous croyez qu'elle voudra ? »*

*Elle avait voulu.*

*Et j'ai passé avec elle quelques-unes des années les plus heureuses de mon enfance. Lorsqu'elle est morte, j'avais neuf ans.*

*Ce n'est qu'à son enterrement que j'ai compris : cette petite Zia (elle ne faisait pas plus d'un mètre cinquante), toujours vêtue comme une gravure de mode, avec ses tailleurs Chanel, ses blouses de soie et ses hauts talons, n'était pas ma tante : c'était mon arrière-grand-mère. Et elle était plus que centenaire. Ni ses allures de grande dame ni son grand âge ne l'avaient empêchée de grimper sur la table sans aide, de courir avec moi au parc, de chanter des chansons coquines et d'être toujours prête à rire avec moi.*

*À cette occasion, j'ai aussi compris que toutes ces personnes que je rencontrais à l'enterrement, et que j'avais vues régulièrement à la maison, où elles venaient trouver Tante Zaïda qui s'enfermait avec elles, étaient ses patients. Tante Zaïda avait été psychanalyste. Et elle avait exercé jusqu'au bout.*

*À son enterrement, j'ai revu mon grand-père. Je le connaissais à peine. Mais Zia Zaïda m'en avait beaucoup parlé, sans jamais me dire que c'était son fils ; il était simplement « ton grand-père », ou Alberto. Elle m'avait raconté qu'il était mathématicien. Il avait enseigné dans des universités, aux États-Unis, en Italie, en Angleterre. Au moment où elle est morte, il arrivait d'Oxford. Il venait de prendre sa retraite.*

*Lorsque nous sommes revenus du cimetière, il m'a demandé si je serais d'accord pour qu'il s'occupe de moi. Je le trouvais doux et gentil, je me sentais seule et abandonnée, j'ai dit oui.*

*J'ai peut-être donné l'impression que je vivais seule avec mon arrière-grand-mère, mais ce n'était pas le cas : il y avait aussi Mathilde, que Zia Zaïda qualifiait de sa « dame de compagnie ». Elle s'occupait de la maison, de la*

*cuisine, de tout le côté pratique de nos vies. C'est d'elle que j'ai appris les quelques recettes de cuisine que je connaissais au sortir de l'enfance.*

*Grand-Père s'est installé dans l'appartement de sa mère, et Mathilde a continué à s'occuper de tout.*

*Il a réussi, pendant près de quatre ans, à me donner le sentiment que j'étais quelqu'un d'important : il s'est occupé de moi avec concentration. Les devoirs avec Grand-Père, c'est un des grands souvenirs de ma vie d'écolière – avec lui, il était impossible de ne pas comprendre un problème : quel qu'il fût, il arrivait toujours à l'expliquer de telle sorte qu'il finisse par paraître élémentaire.*

*Au premier abord, il avait l'air sévère, parfois triste, mais en fait il était drôle, et il m'a fait étudier en me faisant rire. En plus, il m'a appris une montagne de choses dont on ne trouve aucune trace dans les programmes scolaires. Il a entretenu mon français et mon anglais, qu'il parlait lui-même à la perfection.*

*Il jouait du violon d'une manière qui, à mes oreilles d'enfant, paraissait miraculeuse. Il tirait de son instrument du Bach, de la musique tzigane, des chansonnettes ou du jazz, en riant, sans effort apparent. Il a essayé de m'apprendre à en jouer, mais hélas je n'ai pas l'oreille musicale. En matière de musique, j'ai toujours dû me contenter d'être une consommatrice.*

*Au bout de quelques semaines, j'adorais ce grand-père, qui a su prendre la place de Zia Zaïda sans l'usurper, car il se référait souvent à elle.*

*Et puis il est mort lui aussi. Il a été emporté en quelques jours par une pneumonie. J'allais avoir treize ans.*

*Avec lui a disparu pour moi la joie de vivre. Ma mère a soudain fait acte d'autorité, sans me poser la moindre*



*question, bien entendu; elle a décidé de ne pas faire confiance à Mathilde, qui a pourtant offert de continuer à m'élever – par snobisme, j'imagine, ma mère ne voyait en elle qu'une domestique. Je me suis dit qu'elle n'avait pas osé se manifester plus tôt parce que Zaïda et Alberto l'avaient par trop intimidée. Résultat: je me suis retrouvée déracinée dans un internat près de Lausanne. Correct, mais froid. Je n'avais plus guère vu ma mère une fois que j'avais été confiée à Zaïda. Elle n'était pas venue à son enterrement. Je crois qu'on ne l'avait même pas consultée avant de me confier à Grand-Père. Cela n'a pas changé quand j'ai vécu à trente kilomètres d'elle. Elle a voulu que je sois en Suisse pour m'avoir sous la main, pas pour me voir.*

*J'ai décidé de noyer mon chagrin dans le travail.*

*Grâce à Zaïda et à Grand-Père, j'ai tout de suite été bonne élève: ils m'avaient appris le français sans même que je m'en rende compte, et j'avais eu la chance que mes enseignants milanais fussent plutôt bons pédagogues. Et puis, il y avait eu les lectures: Zaïda empruntait régulièrement à la bibliothèque des brassées de livres sur toutes sortes de sujets que je lisais aussitôt « parce qu'une vraie demoiselle lit tous les jours »; Grand-Père rapportait également de nombreux livres des bibliothèques et des librairies, et à cela il ajoutait un exercice que j'adorais: il me racontait ceux dont il estimait, vu ma jeunesse, qu'ils seraient difficiles à lire mais qu'il fallait que je connaisse. Bref, avec tout ça, j'étais en avance pour mon âge.*

*À quatorze ans, j'ai réussi le certificat d'études qu'on passe, normalement, à seize. En attendant que j'aie l'âge d'en faire état, ma mère a dégoté en Cornouaille des De Vico, parents anglais de mon père qui avaient gardé le contact avec*

*la famille. J'ai ainsi passé deux ans chez eux, à la sortie de Saint Askin, charmante bourgade au bord de la mer, dans une maison qui me semblait dater du XVIII<sup>e</sup> siècle, spacieuse et ensoleillée, avec un grand jardin bordé de hauts buissons de rhododendrons multicolores. Depuis le premier étage, où était ma chambre, on apercevait la mer, à quelques centaines de mètres. Dans les combles, sous le toit, il y avait un grand espace vide, surmonté d'une verrière, qui avait dû être un atelier d'artiste. Pendant l'année scolaire j'étais pensionnaire dans un internat d'Exeter, en été je courais la campagne kernévote, à pied, à vélo et même à cheval, seule ou en compagnie du fils de la maison, Simon, un garçon de quelques années mon aîné qui me traitait avec condescendance et que je trouvais arrogant. Ses parents, Cousin John et Cousine Hermione, m'ont toujours manifesté une affection chaleureuse, mais retenue, très britannique.*

*De petite phrase en petite phrase, j'ai fini par réaliser que ma mère n'avait en fait rien dégoté du tout : j'étais là parce que Zaïda et Alberto (Grand-Père, je veux dire) avaient tout prévu. C'étaient eux qui avaient fait en sorte que l'argent qu'ils me laissaient serve à payer l'internat de Lausanne. C'étaient eux qui avaient organisé (par avocat interposé) mon séjour en Angleterre une fois que j'aurais mon certificat d'études. Je sais aujourd'hui que c'est aussi à eux que je dois d'avoir pu mener à bien des études universitaires.*

*Je n'ai appris qu'à vingt-quatre ans, en recevant en mains propres le reliquat de l'héritage, que Zaïda avait mis au point la distribution de la somme qui resterait à sa mort de telle sorte que j'aie, au bout du compte, un métier. Et Grand-Père avait veillé à ce que cela se passe sans accrocs.*

*Ainsi, Zaïda est restée dans ma vie une image lumineuse de bonne fée, qui m'a tenu la main, même après être partie, jusqu'à ce que je sois véritablement indépendante. Une image lumineuse, oui, mais mystérieuse, aussi. Il flottait à son propos un air de réprobation, on la trouvait bizarre, farfelue – trop différente. Pour le reste de la famille, elle était extravagante, pour Grand-Père, elle était exceptionnelle: c'était d'autant plus difficile pour moi de choisir que je lui avais voué un amour sans condition.*

*L'arrière-grand-père des « cousins » anglais était le frère aîné, mort depuis très longtemps, de Zia Zaïda, ce qui faisait d'eux ses arrière-petits-neveux, et de très lointains cousins – pour ainsi dire à la mode de Bretagne – pour moi. Autrefois, ils habitaient à Truro, dans un appartement exigü. Zaïda venait passer une partie de l'année dans sa maison, achetée ou héritée dans sa jeunesse. Elle avait fini par estimer que la maison était trop grande pour elle, et qu'il était immoral qu'Alberto et elle y viennent occasionnellement pendant que John, Hermione et Simon se serraient dans un petit trois-pièces; son appartement de Milan lui suffirait. Il faut croire qu'Alberto avait été d'accord. Elle avait encouragé les jeunes De Vico à y vivre. Ils avaient accepté, mais avaient insisté pour lui réserver un étage, où elle pourrait continuer à venir quand elle voudrait: ils l'aimaient beaucoup, et Zaïda n'a jamais joué à la vieille dame avec personne; elle était une hôte bienvenue, il suffisait de la prendre comme elle était. Elle avait donc continué à venir, moins souvent, mais néanmoins toutes les années (je ne m'explique pas pourquoi elle ne m'y a jamais emmenée). Les De Vico l'avaient par conséquent bien connue.*

*« Elle était particulière », disaient-ils.*

*J'ai voulu savoir en quoi ils la trouvaient « particulière », mais ils se sont contentés d'un haussement d'épaules.*

*Simon, à qui j'ai ensuite posé la question, a répondu dans un grand geste :*

*« Bof ! Des histoires de vieux, aucun intérêt. Je n'ai jamais voulu les connaître. »*

*J'ai renoncé à savoir.*

*Quoi qu'il en soit, Zaïda est restée présente dans ma vie, non seulement parce qu'elle avait été la seule à être une vraie mère pour moi, mais également à cause de son portrait.*

*Lorsque j'habitais avec elle à Milan, son appartement n'était que peu meublé. Juste l'essentiel. Peu de livres de littérature générale. Il y avait une bibliothèque entière de traités médicaux, mais la littérature se bornait, pour l'essentiel, aux Fiancés de Manzoni, à quelques œuvres de Dumas, aux pièces de Shakespeare et à une demi-douzaine de romans de Wilkie Collins, de Jane Austen et de Paolo Valera. À part cela, les livres que nous lisions, et Dieu sait s'ils étaient nombreux, venaient des diverses bibliothèques publiques que nous fréquentions assidûment. Seul luxe de l'appartement : au mur de la salle à manger, il y avait deux portraits magnifiques, dans des cadres dorés à la feuille. Jamais je n'aurais deviné que la jeune femme souriante et rousse aux grands yeux noirs dans un visage ovale au menton un peu pointu était Zaïda si elle ne me l'avait pas dit. Quant au jeune homme, il était très beau, lui aussi ; tête aux boucles noires et serrées, yeux gris et visage lisse et concentré. Zaïda m'a confié qu'il avait été son amoureux, autrefois. Cela devait dater de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à en juger par les vêtements. Ils avaient l'air heureux.*

*Je venais d'avoir neuf ans lorsqu'un jour, en rentrant de l'école, j'avais trouvé Zaïda morte sur son lit, tout habillée, les yeux fermés, le visage paisible, comme lorsqu'elle faisait « un pisolino » (un petit somme) après le repas. Mathilde était sortie, j'étais seule avec elle. C'était une éventualité à laquelle Zaïda avait souvent tenté de me préparer, mais que j'avais toujours refusé d'envisager.*

*J'ai commencé par passer une heure assise près de la dépouille, à lui tenir la main en pleurant. Pendant cette heure de désespoir, il m'a semblé impossible de continuer à vivre sans elle, et j'ai d'abord pensé à me suicider. Puis une idée a surgi.*

*J'ai posé la main de Zaïda sur sa poitrine, je suis allée à la salle à manger, j'ai décroché les tableaux : avec un couteau, j'ai soigneusement enlevé les clous qui rattachaient les cadres aux châssis. Une fois dégagées de leurs somptueuses dorures, les toiles proprement dites n'étaient pas plus grandes qu'une grande feuille de papier.*

*Je suis allée sortir de sous mon lit la valise qui s'y trouvait depuis le jour où j'étais arrivée, et j'ai mis les toiles au fond. Il n'était pas question de séparer Zaïda de son amoureux. J'ai posé quelques vêtements par-dessus, j'ai remis la valise sous le lit et je suis allée mettre les cadres dans le placard à balais. Puis je suis retournée dans la chambre de Zaïda. Je l'ai embrassée une dernière fois avant de courir chercher quelqu'un :*

*« Tu restes avec moi, Zia Zaïda. Je t'emmène. »*

*Personne ne s'est jamais enquis de ces portraits. J'imagine que Mathilde, qui a forcément constaté leur disparition, a dû en parler à Grand-Père, mais – typiquement – il a choisi de ne rien dire. Je les ai gardés. À chaque déménagement, je commence par les suspendre au mur dans*

*l'appartement vide. Les cadres sont moins luxueux que ceux d'origine, mais cela ne change rien à la fraîcheur des tableaux. Ils sont signés B. Tatley, et je n'ai jamais eu la curiosité de chercher à savoir qui cela était. Souvent, les gens pensent que celui de Zaïda est un portrait de moi en costume de théâtre – mimétisme ou hérédité, je ne sais pas, le fait est que j'ai fini par lui ressembler, à part que je mesure un mètre soixante.*

*Cela dit, Zaïda n'a plus été dans ma vie qu'une présence diffuse. Mais j'ai toujours aimé raconter que j'avais été élevée par mon arrière-grand-mère – ça n'arrive pas à tout le monde.*

*Ma mère a fini par épouser en secondes noces un client de son hôtel et vit en Allemagne. Le type est plein aux as, et je ne le trouve pas particulièrement sympathique. N'ayant aucun souvenir intime à partager avec elle, j'ai beaucoup de peine à considérer que cette femme est ma mère, et de son côté elle s'ingénie à créer la sensation que je suis quelqu'un qui lui fait perdre son temps, mais dont, à regret, elle doit s'occuper de temps à autre. Je fais de mon mieux pour lui éviter ce pensum.*

*Au fond, j'aurais bien voulu être médecin, mais finalement, par timidité intellectuelle je crois, je me suis contentée de devenir pharmacienne, et j'ai fini par m'établir à Lausanne, dont j'ai même acquis la bourgeoisie. L'Italienne d'Angleterre, comme m'avait appelée autrefois l'un de mes professeurs, est désormais suisse.*

*J'ai gardé des liens distants avec John et Hermione, mais je ne suis jamais retournée en Cornouaille. J'allais sur mes trente ans lorsque John est mort. Il avait formé avec Hermione un couple très uni, et elle n'a pas réussi à lui survivre, elle est morte quelques mois après lui. J'ai écrit*

*une lettre à Simon pour l'assurer que je comprenais la détresse de quelqu'un qui perd ses deux parents pratiquement ensemble. Pendant des semaines, il n'a pas réagi.*

*Puis, un soir, il m'a téléphoné.*

*« Est-ce que je peux te voir ? » a-t-il demandé, une fois les premières exclamations passées.*

*« Bien sûr », ai-je répondu, un peu étonnée. Pour moi, Simon était pratiquement un étranger. À quelques balades et des repas à la table familiale près, je ne l'avais jamais fréquenté.*

*« Je peux venir en Suisse », a-t-il encore dit. « Mais, vu la raison pour laquelle je t'appelle, il serait peut-être plus logique que tu viennes ici. »*

*Il n'a pas voulu m'en dire plus. J'y suis allée. Pendant la partie désastreuse de mon mariage, j'avais souvent repensé à cette maison : elle m'appartenait – Zaïda l'avait laissée à Alberto et, comme j'étais la seule descendante d'Alberto, j'en avais hérité avec le reste. Mais je me suis toujours dit que, pour moi, elle n'était pas aussi importante que pour les De Vico, et un avocat avait établi un contrat pour une location de longue durée.*

*Mon premier choc, ç'a été lorsque Simon a ouvert la porte de la maison qui avait été celle de Zaïda, puis de ses parents, et où il vivait à son tour. Nous sommes restés comme paralysés face à face, n'en croyant pas nos yeux. Moi parce qu'il ne correspondait pas à mon souvenir : le garçon dégingandé, boutonneux et maussade d'autrefois était devenu séduisant – beau n'est pas le mot, il était magnétique. Et lui (il me l'a expliqué plus tard) parce qu'avec les yeux de l'esprit il voyait la fillette à tresses à l'allure ingrate, et que j'étais devenue une femme à laquelle, absurdement, il ne s'était pas attendu.*

*En d'autres termes, nous avons eu le coup de foudre tous les deux. Mais, sur le moment, nous avons fait mine de rien – tous les deux.*

*« Je t'ai demandé de venir, car j'ai trouvé quelque chose à l'atelier, au fond d'un placard. »*

*« Un placard ? »*

*« Un des placards de Zadie. »*

*« Et en quoi est-ce que cela me regarde ? »*

*Le sitting room de ses parents avait été réaménagé en un antre confortable, aux parois couvertes de livres, de photos ; cela baignait dans des teintes chaudes et claires. La pièce ouvrait sur une pelouse au fond de laquelle, au-delà des buissons, on apercevait la mer, qui était en fait, je le savais par expérience, à deux ou trois cents mètres de là. Simon s'est levé et a pris sur la table une chemise cartonnée qui regorgeait de feuilles.*

*Il est venu s'asseoir près de moi sur le divan. Il a ouvert la chemise.*

*« Tu vois, ça commence en anglais, c'est pour ça que j'ai compris de quoi il s'agissait. »*

*J'ai pris la feuille qu'il me tendait. En lettres rondes, une main avait tracé à l'encre brunâtre, en anglais : « Mémoires de Zadie De Vico Tatley Barber Giocondo. »*

*Je me suis tournée vers Simon, qui était là à attendre que je dise quelque chose.*

*« Zaida a écrit son autobiographie ? »*

*« Je pense. »*

*« Comment, je pense ? Tu ne l'as pas lue ? »*

*« Pas vraiment. La plus grande partie du texte est en italien. Il y a des passages en français, et même en allemand. Les pages en anglais excitent ma curiosité au-delà de tout, mais hélas, j'ai beau m'appeler De Vico, je ne*



*comprends pas un mot d'italien. Je me suis dit que tu serais la personne idéale. »*

*Il y en avait au moins deux cents feuillets, écrits serrés, au recto et au verso, d'une écriture sans repentirs et presque sans ratures. Zaïda s'était exprimée comme cela venait, je suppose, indifféremment en anglais, en allemand, en français ou en italien. Elle n'avait pas écrit pour être lue – sauf par moi, m'a-t-il semblé comprendre à la fin. Cela ne m'étonne pas que Simon ait eu de la peine à suivre. J'aurais voulu m'y plonger tout de suite. Mais ce n'était pas possible. J'étais particulièrement touchée que Simon ait voulu partager ce trésor avec moi à l'endroit même où il avait été créé. J'ai soigneusement posé la chemise sur la table basse devant moi, et je me suis tournée vers lui pour le lui dire.*

*« Merci, Simon, merci d'avoir pensé que ce serait important pour moi », et je lui ai touché la main, en signe d'affection, pensais-je. Mais ce simple geste a fait exploser la mystérieuse alchimie qui était à l'œuvre depuis l'instant où j'avais frappé à la porte. Nous nous sommes retrouvés dans les bras l'un de l'autre sans savoir comment, nous embrassant passionnément comme si notre vie en dépendait. Elle en dépendait peut-être.*

*« Ce n'est pas un peu incestueux, ce que nous faisons là ? » ai-je demandé, parce qu'il fallait bien dire quelque chose lorsque nous avons finalement réussi à nous dégager.*

*Simon a ri. Sa voix était aussi étranglée que la mienne.*

*« Alice, nous avons un trisaïeul commun. Je dirais que notre parenté est très diluée. Il reste juste de quoi se permettre un zeste de narcissisme lorsqu'on reconnaît quelque trait de soi-même chez l'autre. »*

*Ce doit être ça qui a soudé le couple que nous avons formé depuis lors, sans discussion, sans doutes, ni de ma part ni de celle de Simon. Le hasard, le destin, je ne sais quel mot il faut que j'utilise, a voulu que nous soyons libres, tous les deux. J'avais vécu un mariage si douloureux que je préférerais ne plus y penser; depuis deux ans, j'avais évité toute intimité, la blessure avait été trop profonde.*

*Cela dit, nous vivons à mille kilomètres l'un de l'autre. Je ne suis pas sûre que je pourrais un jour me remettre en ménage, même avec Simon – et je ne suis pas sûre qu'il y tienne autant que cela non plus. La femme qu'il aurait dû épouser avait changé d'avis au dernier moment, plusieurs années auparavant, et depuis il avait, je le cite, réagi en homme – il avait papillonné sans jamais s'engager. À mon avis, il n'est pas plus prêt que moi à se marier. Il faut pourtant admettre que le moment où nous nous sommes rencontrés devait être celui où nous étions tous les deux mûrs pour recommencer. Et puis, j'ai pensé que c'était encore là un coup de Zaïda, de Zadie comme on l'appelait dans cette partie-là du monde, ou d'Alberto: ils s'étaient impatientés de nous voir, nous qu'ils avaient connus et aimés, être malheureux séparément, et ils avaient créé un prétexte pour que nous nous revoyions, sachant qu'il y avait une chance pour que, ensemble, nous soyons heureux.*

*Depuis, nous voyageons. Je vais lui rendre visite en Cornouaille, il vient me rendre visite à Lausanne. Il travaille à la radio, et il arrange son emploi du temps de manière que ce soit possible.*

*Mais je reviens à ce jour-là et à ceux qui ont suivi. Des jours pendant lesquels j'ai vraiment compris qui avait été Zaïda. Bientôt, j'ai décidé de mettre au net le récit qu'elle avait fait et dont je m'étais rendu compte avec*

*émotion qu'il ne s'était arrêté qu'après ma naissance. Zaïda avait eu trois fils, dont mon grand-père, et plusieurs petits-enfants. Seuls mon grand-père et son fils, mon père, avaient survécu: j'étais son unique arrière-petite-fille. Zaïda m'avait dédié ses « Mémoires », sans me connaître, en ne se doutant pas que j'allais passer cinq années de ma vie auprès d'elle un peu plus tard. Elle voulait simplement que celle qu'elle voyait comme une femme du futur (moi – pauvre Zaïda, si elle m'avait vue avec mon premier mari...) sache ce qu'avait vécu une femme du passé, et qu'elle en tire les leçons. Pour ce qui était de la première décennie de mon âge adulte, c'était raté.*

*J'ai mentalement promis à Zaïda de faire mieux par la suite. Peut-être même de reprendre mes études et de faire médecine, maintenant qu'à nous autres femmes cette possibilité était offerte – comparativement – sur un plateau. Je suis rentrée à Lausanne. Le soir, pendant les week-ends, j'ai unifié le récit de Zaïda dans la langue que, à force, je parle et j'écris le mieux – le français. Tout au long de ce travail de rédaction, j'ai eu la voix de Zaïda dans l'oreille, nous avions tant parlé français ensemble que j'ai eu la sensation qu'elle me dictait ce qu'il fallait écrire.*